

frères, selon la nature, partagent entre eux une chose qui leur est commune, la succession de leur père, et chacune des parties devient une véritable possession; tandis que les frères selon la grâce, comme sont les Religieux, unissent ce qui était divisé, mettent en commun ce qui leur était propre. Ainsi la nature divise; la grâce unit, parce qu'elle nous fait tendre vers Dieu qui est un.

J'ajoute encore que la pauvreté volontaire est un trésor, parce qu'elle procure au pauvre la possession de Dieu, qui est le trésor des trésors et le souverain bien. Le Seigneur dit : *riche en Dieu* (1), comme si l'on disait d'un homme, qu'il est riche en or, en argent, en pierres, en troupeaux. Ainsi le pauvre volontaire est riche en Dieu, parce qu'il possède Dieu qui disait, en parlant des lévites de la loi ancienne, qui étaient la figure des pauvres évangéliques : *Ils n'auront point d'héritage, car je suis leur héritage, et vous ne leur donnerez point de partage comme au peuple d'Israël, parce que moi, je suis leur partage* (2).

Maintenant, qui pourrait dire combien est riche celui qui possède Dieu? David dit : Les hommes estiment *heureux le peuple qui jouit de ses biens*, de l'or, de l'argent, etc. ! *Heureux seulement le peuple dont le Seigneur est le Dieu* (3). Un homme peut-il être pauvre, dit Minucius Félix, quand il est riche en Dieu et par Dieu (4)? Vous pensez peut-être, dit saint Augustin, qu'un homme est riche quand il a les coffres remplis d'or, et que celui qui

licie caritatis, gloria conscientia, regnum Dei, quod intra nos est, non utique esca et potus, sed justitia et pax, et gaudium in Spiritu Sancto. *Super, Ecce nos reliquimus omnia.*

(1) In Deo dives. *Luc. 12. 21.*

(2) Non erit eis hereditas, ego hereditas eorum : Et possessionem non dabit eis in Israël, ego enim possessio eorum. *Ezech. 44. 28.*

(3) Beatum dixerunt populum cui hæc sunt; beatus populus, cujus Dominus Deus ejus. *Ps. 143. 15.*

(4) Quis potest pauper esse qui Deo dives est? *In Octavo.*

a l'ame pleine de Dieu est pauvre. Il me semble que celui en qui Dieu daigne faire sa demeure, est le véritable riche (1). Le pauvre qui possède des biens innombrables, est le pauvre évangélique, puisqu'il a Dieu dans son cœur qui est la source de tous les biens, et ne pourrait manquer de quelque chose (2). Celui qui a Dieu pour la portion de son héritage, dit saint Ambroise, est devenu possesseur de toute la nature, car il en est devenu le maître avec le Maître de tout l'univers (3).

Le pauvre volontaire possédant Dieu de cette manière, Dieu remplit envers lui, avec infiniment plus d'amour et de tendresse, tous les devoirs de père, de mère, de frère, de sœur, d'ami, de tuteur, est plus affectionné pour le pourvoir dans tous ses besoins, et ne le laisse manquer de rien. *Le pauvre vous est abandonné*, dit David, *vous êtes toujours à la droite du pauvre pour le défendre...* Ses yeux sont toujours ouverts sur lui pour veiller à ses besoins (4). Dieu dit lui-même par David : Je donnerai du pain aux pauvres de mon Fils (5), aux pauvres évangéliques; je me charge de les nourrir. Confirmons la vérité de ses paroles par quelques exemples.

Il n'est peut-être pas de vie de Saints et de Fondateurs d'Ordres, où l'on ne voie des miracles de la Providence de Dieu envers ceux qui pratiquaient la pauvreté. Nous en citerons quelques-uns.

(1) Tu fortè putas quòd ille sit dives, cujus arca plena est auro; et ille non sit dives cujus conscientia plena est Deo. Ille verè dives esse videtur, in quo Deus habitare dignatur. *Serm. 44. de Temp.*

(2) Pauper innumerabiles divitias possidens est pauper Evangelicus, qui cum Deum ipsum cunctorum honorum fontem gerit in corde, bonis indigere non potest. *Lib. 2. in Prov. c. 13.*

(3) Cui portio Deus est totius naturæ possessor est effectus, videlicet totius quidam cum Domino dominus. *In vers. 57. Psal. 118.*

(4) Tibi derelictus est pauper, astiuit à dextris pauperis; oculi ejus in pauperem respiciunt. *Psal. 10. 14. Psal. 103. 30. Psal. 10. 9.*

(5) Pauperes e jus saturabo panibus. *Psal. 131. 16.*

Tout le monde sait comment Dieu nourrit saint Paul, premier ermite, pendant soixante ans : il lui faisait porter tous les jours la moitié d'un pain par un corbeau, il en envoya un pain entier lorsque saint Antoine alla le visiter (1).

Rufin raconte que saint Hélène, anachorète, était privé de tout, lorsqu'un ange se fit voir à lui en songe, et lui dit : Lève-toi, et prends pour te nourrir ce que tu trouveras devant tes yeux. Le Saint se lève et voit une source d'eau très-vive; les rives étaient tapissées d'herbes tendres et d'une odeur très-suave; il en cueillit et mangea, bu de l'eau de la fontaine; et il a assuré que de sa vie il n'avait goûté de nourriture aussi délicate, et bu de l'eau aussi délicieuse. Il trouva dans le même lieu une caverne où il demeura quelque temps, et Dieu ne lui manquait jamais lorsqu'il avait besoin de nourriture. Ce saint homme reçut dans le désert quelques anachorètes, il n'avait rien à leur donner, lorsqu'un jeune homme se présenta à lui portant des pains et tout ce qui était nécessaire pour les bien recevoir; il plaça le tout à l'entrée de la caverne et disparut, sans qu'on pût savoir qui il était, ni ce qu'il était devenu. Etant allé visiter lui-même des frères qui étaient dans le besoin, et leur portant des vivres, il se sentit si fatigué dans le chemin de la pesanteur de sa charge, qu'il ne pouvait aller plus loin; apercevant alors de loin des anes sauvages qui traversaient le désert, il cria : Au nom de Jésus-Christ, qu'un de vous vienne à moi pour me soulager et prendre ma charge. Aussitôt il en vint un qui s'offrit à lui avec beaucoup de douceur, le saint lui mit sa charge sur le dos, y monta lui-même, et cet animal le porta avec une grande célérité aux cellules des frères qu'il allait visiter (2).

Un autre anachorète passait presque toute la journée

(1) S. Hier. in ejus vita.

(2) Apud Rosweyd. lib. 2. cap. 11.

dans le désert à penser à Dieu et à chanter ses louanges; lorsque pressé par la faim il retournait dans sa cabane, il trouvait une table dressée et un pain d'une bonté et d'une blancheur admirables; après s'être suffisamment nourri, il rendait grâces à Dieu et recommençait à chanter des hymnes (1).

Le saint anachorète Apolloine n'ayant, un jour de Pâque, qu'un peu de pain fort sec et quelques herbes salées à donner à quelques solitaires qui s'étaient enfermés avec lui dans sa caverne, voulant cependant leur faire faire un repas un peu meilleur qu'à l'ordinaire, un jour de si grande fête, pria Dieu de lui en donner le moyen. Pour leur faire sentir la tendresse d'un père aimant qui caresse ses enfans, Dieu leur envoya des hommes inconnus qui leur apportèrent une très-grande quantité de vivres fort différens; on y voyait même des fruits qui ne se trouvaient point en Egypte, des grappes de raisins d'une grosseur prodigieuse, des noix, des figues, et des grenades mûres bien avant la saison, des dattes d'une grande beauté, beaucoup de miel et de lait, et des pains très-blancs encore tout chauds. Ces hommes ne furent pas plutôt déchargés qu'ils partirent en grande hâte comme s'ils eussent été pressés de retourner vers celui qui les avait envoyés. Ces saints anachorètes, après avoir rendu grâces à Dieu de ses dons, commencèrent à manger, et eurent des provisions jusqu'à la Pentecôte (2).

Il est un fait, dans la vie de saint Fronton, abbé en Egypte, et dont le martyrologe romain fait mémoire le 4 avril, qui mérite d'être rapporté. Ce Saint vivait avec ses Religieux dans la solitude dans une grande austérité et la plus extrême disette. Ses Religieux, s'ennuyant d'une

(1) Idem. cap. 1.

(2) In histor. Lausiaca. cap. 7.

vie si rigoureuse, ne pouvant plus en supporter le poids, commencèrent à murmurer contre lui et à penser à se retirer dans quelque ville afin de pouvoir plus aisément pourvoir à ce qui leur était nécessaire. Le Saint commença à les consoler, à les fortifier, à faire naître en eux la confiance, en les assurant que Dieu aurait soin d'eux; ce qu'il avait promis arriva. Dieu envoya un ange à un homme fort riche, qui lui dit, tandis qu'il dormait: Vous faites tous les jours bonne chère, et mes serviteurs meurent de faim dans le désert: levez-vous, envoyez à mes serviteurs ce qu'il leur faut des biens que je vous ai donnés; je vous ai choisi pour cela, mon plaisir est de nourrir de vos aumônes mes pauvres qui vivent maintenant dans la solitude et qui ont mis leur confiance en moi; faites donc ce que je vous commande, ou autrement vous seriez puni. Cet homme se réveille bien étonné, communique son songe à ses amis, et d'après l'avis le plus sage, ne sachant où demeuraient ces serviteurs de Dieu, il fit charger de vivres soixante-dix chameaux liés l'un à l'autre, et les laissa aller sans conducteur à la garde et à la conduite de Dieu. Ils arrivèrent au monastère après quatre jours de marche pendant que les Religieux chantaient les louanges de Dieu. Le saint abbé qui était près de la porte l'ouvrit en entendant la clochette du premier chameau qui conduisait les autres; les Religieux vinrent avec empressement et avec de grands sentimens de reconnaissance envers Dieu, décharger les chameaux. Le saint homme les renvoya le lendemain de la même manière, mais avec cet esprit de pauvreté, de délicatesse, de charité envers celui qui leur avait envoyé ces biens, et de reconnaissance envers Dieu, il n'en prit que la moitié et renvoya l'autre au bienfaiteur. Les chameaux arrivèrent sans aucune espèce de dommage; et cet homme riche prit une telle affection pour saint Fronton et ses Religieux, qu'il leur faisait por-

ter tous les ans de quoi vivre, et ne les laissait manquer de rien (1).

S. Robert, premier abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, donna à un pauvre un peu de pain qui était resté du souper des Religieux, et qui était tout ce qu'il y avait dans la dépenserie; l'économe du monastère se plaignit d'une aumône faite si à contre-temps, attendu que les Religieux n'avaient rien à manger; le Saint l'apaisa avec ces paroles de Notre-Seigneur: Ne soyez pas en peine de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, votre père sait bien qu'il faut que vous mangiez et que vous buviez. En effet, Dieu y pourvut aussitôt; un riche abbé envoya trois chevaux chargés de pain et de vin; deux seulement arrivèrent au monastère, le troisième demeura en route, comme le dit le conducteur à saint Robert; celui-ci, après avoir remercié Dieu de ce secours, dit à ses Religieux: Que le frère économe apprenne maintenant à avoir plus de confiance, la nôtre a été récompensée par la charge de ces deux chevaux, sa défiance a été punie de la perte, ou au moins du retardement de celle du troisième (2).

On lit dans la vie de saint Dominique, que deux de ses Religieux allant prêcher l'Évangile se trouvèrent, après une longue marche, fort embarrassés pour leur nourriture, parce qu'ils se trouvaient dans un pays pauvre et inconnu, et qu'ils ne savaient à qui avoir recours; lorsqu'un homme parut devant eux et leur dit: Pourquoi êtes-vous en peine, hommes de peu de foi et de confiance, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et les choses nécessaires à votre entretien ne vous manqueront pas. Vous avez eu assez de confiance en Dieu pour abandonner, pour son service et pour son amour, tout ce que vous possédiez dans ce monde, et maintenant vous avez peur qu'il vous laisse mourir de faim. Soyez sûrs que celui

(1) Apud Rosweyd. lib. 1. *Apud sur. in eja. vit. cap. 1.*

(2) Apud Sur. in ejus vita 24. April. *Apud sur. in eja. vit. cap. 1.*

qui donne à manger aux animaux des champs, ne permettra pas que ses serviteurs et ses enfans périssent. Vous allez en avoir la preuve : après avoir traversé le champ où vous êtes, vous descendrez dans une vallée où vous trouverez un petit village, vous entrerez dans l'église et aussitôt le curé du lieu viendra vous offrir à dîner, un militaire lui disputera l'honneur de vous recevoir, et pour terminer la querelle le seigneur vous emmènera tous chez lui. Cet homme disparut, et la chose arriva comme elle avait été prédite (1).

Le P. Borgia, de la Compagnie de Jésus, étant commissaire en Espagne, se trouva au collège de Séville au moment où cet établissement ne faisait que de naître; les Pères furent réduits à une telle extrémité qu'ils n'avaient pas de quoi se nourrir; il arriva de plus quelques hôtes qu'il fallait recevoir avec charité, et traiter un peu mieux que les autres: le supérieur de la maison vint trouver le P. Borgia pour lui demander s'il fallait sonner pour aller au réfectoire, quoiqu'il n'y eût rien à manger. Le saint se recueillit en lui-même pendant quelques instans, puis plein de confiance, il dit au supérieur: Sonnez, mon père, sonnez, Dieu y pourvoira. C'est ce qui arriva en effet, pendant qu'on sonnait la cloche du réfectoire, un homme sonna celle du logis apportant tout ce qu'il fallait avec une telle abondance qu'on eût encore de quoi soulager les pauvres. Le P. Borgia voyant une preuve si visible de la bonté et de la providence de Dieu, dit aux Religieux: C'est une leçon qui nous apprend à avoir confiance en Dieu, et nous donne la certitude que ceux qui travaillent pour sa gloire ne manqueront jamais de rien, soit pour les besoins de l'âme, soit pour ceux du corps. L'histoire ajoute que cela est arrivé non-seulement à Séville, mais à Valladolid et en d'autres lieux (2).

(1) Apud Sur. in ejus vit. lib. cap. 5. 5. August.

(2) Part. 1. hist. Societ. lib. 14. n. 84.

C'est ainsi que Dieu pourvoit aux nécessités de ses pauvres, même par des voies extraordinaires et miraculeuses; et cela n'est pas étonnant, puisqu'il l'a promis, qu'il a même engagé sa parole: *Celui qui quittera pour l'amour de moi son père, sa mère, ses parens et ses biens, recevra le centuple dans ce monde et la vie éternelle en l'autre* (1). Jésus-Christ dit encore: *Ne vous inquiétez pas en disant: Que mangerons-nous? que boirons-nous?* Dieu nourrit les oiseaux du ciel qui lui sont bien moins chers que vous; *cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (2). Saint Jean d'Avila avait souligné ces paroles dans son Nouveau Testament; c'était de là qu'il attendait ses revenus, et il disait que, s'appuyant sur cette promesse, rien ne lui avait manqué (3).

Le Pape Honoré III voulait persuader à Saint François de ne pas tenir à ce que ses Religieux ne vécussent que d'aumônes, mais de permettre qu'ils eussent quelques rentes, parce qu'il prévoyait de graves inconvéniens; le saint lui répondit: Saint Père, Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a promis la gloire du ciel et le bonheur de le posséder lui-même éternellement, ne nous refusera pas sur la terre le peu qui nous est nécessaire pour nous nourrir et pour nous vêtir (4). Le Pape Innocent III, prédécesseur d'Honoré, craignant que la pauvreté que le saint établissait dans son Ordre ne fût trop austère, désirait qu'il y apportât quelque adoucissement; le saint lui répondit par cette belle parabole. Une vierge pauvre et d'une ravissante beauté demeurait dans un lieu écarté et solitaire; le roi du pays, riche et puissant monarque, en

(1) Matth. 19. 29.

(2) *Primum quærite regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Matth. 6. 33.*

(3) En sa vie, 2^e part., § 3.

(4) Tom. 3. opusc. S. Franc. apoph. 25.

devint passionnément amoureux, l'épousa, demeura avec elle plusieurs années, en eut plusieurs enfans dans lesquels on voyait la beauté de la mère et beaucoup de traits du père. Les affaires de l'état appelèrent le roi dans la capitale; il laissa sa chère épouse et ses enfans dans la solitude: cette tendre mère éleva ses enfans avec grand soin et les envoya quelque temps après à leur père, en leur disant: Vous êtes issus d'un grand roi, allez le trouver; quant à moi, je demeure dans la solitude; il vous donnera tout ce qui convient à votre haute condition. Les jeunes princes arrivent à la cour, se présentent au roi qui les reconnaît pour ses enfans, et leur donne le rang convenable à leur naissance. Très-Saint-Père, cette vierge parfaitement belle est la pauvreté, elle est méprisée des hommes, et contrainte à vivre dans des lieux solitaires. Le roi est Notre-Seigneur Jésus-Christ, roi des rois, seigneur des seigneurs, qui, ravi des attraits de la pauvreté, est descendu pour elle du ciel sur la terre; l'épousée dans la crèche, a vécu avec elle pendant trente-trois ans, en a eu pour enfans les Apôtres, les Anachorètes, les Religieux et toutes les personnes qui pour l'amour de lui ont renoncé à tous leurs biens. Un roi si bon, si sage, si riche, qui fait lever son soleil sur les pécheurs, qui donne ses trésors à ceux qui le haïssent et le blasphèment, qui les comble de biens, peut-il laisser mourir de faim des enfans qui l'aiment, et qui pour lui se sont dépouillés de tout ce qu'ils avaient au monde? Très-Saint-Père, nous n'avons pas à craindre cela. Le Pape approuva la règle dans toute sa rigueur.

Notre-Seigneur dit aux Apôtres: *Ne portez dans vos voyages ni bâton, ni bourse, ni sac, ni chaussure* (1), pour signifier que c'était sur lui qu'ils devaient s'appuyer.

(1) Nolite portare sacculum neque peram, nihil tuleritis in via, neque virgam, neque peram, neque panem, neque pecuniam. *Luc. 10. 4. Luc. 9. 3.*

puyer, et qu'il fournirait lui-même à tous leurs besoins. Les deux premières années après sa conversion, saint François portait un bâton en forme de bourdon quand il allait à la campagne, pour montrer qu'il se regardait comme pèlerin en ce monde; mais ayant entendu ces dernières paroles de Notre-Seigneur, il le quitta; les deux dernières années de sa vie il fut obligé de le reprendre après avoir reçu les stigmates, et fut contraint de s'en servir à cause de la faiblesse de son corps. Notre-Seigneur est donc le bâton du pauvre, son appui, c'est en lui qu'il doit mettre sa confiance, afin de pouvoir dire avec David: *Le Seigneur me gouverne et a soin de me nourrir, rien ne me manquera* (1). J'ajouterai les paroles d'un païen, qui doivent avoir d'autant plus de force, qu'il connaissait moins que nous la bonté de la Providence et les autres perfections de Dieu. C'est Epictète qui, au rapport d'Arrian, son disciple, dit par ironie: un homme de bien a peur je crois que la nourriture lui manque, elle ne manque pas aux aveugles et aux boiteux, elle ne manque pas aux méchans, et elle manquerait à l'homme de bien? Le soldat reçoit sa solde, l'ouvrier son salaire; et Dieu refuserait à l'homme de bien sa récompense? Serait-ce donc ainsi que Dieu aurait perdu le souvenir de ses commandemens et le soin de ses serviteurs? Cependant, seuls entre tous les autres hommes, ils servent de flambeaux pour éclairer ceux qui ne le connaissent pas, et de témoins pour rendre à tous témoignage qu'il est le Seigneur de l'univers, qu'il le gouverne avec le plus bel ordre et la plus grande sagesse, qu'il veille avec une providence particulière sur les affaires des hommes, et qu'il ne permet pas qu'il arrive aucun mal à l'homme de bien ni pendant sa vie, ni à sa mort.

Il faut conclure de tout ce que nous venons de dire que

(1) Dominus regit me; pascit me, et nihil mihi deerit. *Psal. 21. 1.*

les Religieux mendiants et les maisons, qui vivent d'aumônes ne doivent point avoir peur de manquer dans leurs besoins, ni se donner des soins excessifs pour se procurer les choses nécessaires; parce que Dieu y pourvoira infailiblement, puisqu'il s'est engagé par sa parole qui ne passe jamais. Mais il faut seulement qu'ils aient soin de bien vivre et de remplir la condition que Dieu a mise à sa promesse, c'est-à-dire, qu'ils cherchent premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et qu'ils quittent leurs pères et leurs mères, leurs parens et leurs biens; non-seulement extérieurement, mais d'esprit et de cœur. Si les Religieux ne quittent pas de cœur toutes ces choses, s'ils en conservent une affection déréglée, et s'ils ne mettent pas le premier de leurs soins à chercher le royaume de Dieu, ils n'accomplissent pas la condition que Dieu demande d'eux, et Dieu n'est pas obligé d'exécuter sa promesse.

Aussi il arrive parfois qu'il ne les assiste pas dans les choses temporelles, qu'il les laisse manquer dans leurs besoins, parce qu'ils manquent à leurs devoirs; alors ils sont contraints, pour vivre, d'avoir pour les personnes riches, dont ils espèrent quelque secours, de lâches complaisances, de se rendre esclaves de leurs fantaisies et de leurs passions, des'abaisser à des actions viles et abjectes, de faire quantité de visites comme les séculiers, et d'avidir en beaucoup de choses l'excellence de leur condition.

Pourvu que dans ces Ordres on garde parfaitement la règle, il n'y a rien à craindre, leur revenu leur est assuré à jamais; les pluies, les grêles et les autres intempéries de l'air n'ont point de pouvoir sur lui. Ce revenu, c'est la parole de Dieu et sa promesse, il fournira indubitablement les choses nécessaires à leur honnête entretien, selon l'institut. Je dis les choses nécessaires, et non pas les choses superflues, parce qu'il ne s'est point obligé à les donner. Si on fait des dépenses inutiles, si on s'endette mal à

propos, si on vit trop largement, et que l'on manque du nécessaire, Notre-Seigneur n'est pas tenu d'y pourvoir; il pourrait dire: Vous vivez fort à votre aise, vous ne voulez rien souffrir dans votre nourriture et votre vêtement; je n'ai pas vécu de la sorte, je ne dois pas faire de miracles pour vous. Ainsi Dieu donnera sans aucun doute tout ce qui est nécessaire, il le donne bien aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes; il le donne aux Juifs; aux idolâtres et à tous ses ennemis; il l'a donné avec la plus grande générosité aux Israélites dans le désert; il leur a fait préparer la manne par la main des Anges, et a fait jaillir l'eau des entrailles d'un rocher.

Intimement convaincus et persuadés de cette vérité, les Saints ont conservé toujours la plus grande tranquillité d'esprit dans leurs besoins, la confiance dans le secours de Dieu, ils agissaient avec autant d'assurance que s'ils avaient déjà reçu les choses qu'ils demandaient. A la naissance de l'Ordre de Citeaux, les Religieux vivaient dans la pauvreté la plus extrême, et dans un manque presque absolu de toutes choses; saint Etienne, leur vénérable abbé et fondateur, appela l'un d'eux et lui dit: Vous voyez, mon Frère, à quel point de pauvreté nous sommes réduits; nos Religieux sont en danger de mourir de faim, de froid et de misère. Allez à la foire qui doit se tenir dans quelques jours, achetez trois charrettes et trois bons chevaux pour chacune; parce que nous en avons bien besoin; vous chargerez ensuite ces trois charrettes de provisions de bouche, de draps et d'autres choses que vous voyez nous être nécessaires; amenez-les toutes ici, et revenez avec joie. Le Religieux répondit: Mon révérend Père, je suis tout prêt à obéir à vos ordres, pourvu que vous me donniez de quoi acheter ce que vous désirez. Allez, mon Frère, dit le Saint, allez; pour le prix je n'ai trouvé en toute la maison que trois deniers, prenez-les si vous voulez; la miséricorde de Notre

Seigneur fournira le reste; allez sans crainte, j'espère que Dieu enverra son Ange pour vous conduire, et que votre voyage sera heureux. Le bon Frère va au lieu que lui avait marqué son saint abbé; un homme de bien le reçut fort charitablement chez lui, et après avoir connu les causes de son voyage, la pauvreté de son monastère, l'impuissance dans laquelle il était d'acheter ce que son supérieur lui avait ordonné, alla trouver aussitôt un homme très-riche, atteint d'une maladie incurable et qui, devant mourir dans peu de temps, faisait de grandes aumônes aux pauvres; il lui expliqua la position de ce bon Religieux, et reçut autant d'argent qu'il en fallait pour faire l'emplette; il acheta les trois charrettes et les neuf chevaux et toutes les provisions que portait son mémoire, et retourna bien joyeux à Cîteaux. Le saint abbé averti de son arrivée et extrêmement consolé, fait assembler tous ses Religieux, leur raconte l'amour et la bonté paternelle de Dieu envers eux; ils vont ensuite tous en procession au-devant de ce bon Frère jusqu'à la porte du monastère, en bénissant Dieu de grand cœur et recevant cette aumône magnifique, non de la main des hommes, mais de sa main libérale (1).

Saint François étant malade à Nocerie de la maladie dont il mourut, reçut la députation des principaux habitants d'Assise qui le priaient de revenir dans leur ville, et de vouloir bien, si Dieu l'appelait à lui, donner son corps à sa chère patrie. Le Saint voulut bien se rendre au désir de ses concitoyens qui le ramenèrent; mais arrivé au lieu où il fallait prendre le repas, ils se plaignirent à lui qu'ils n'avaient pu trouver la moindre nourriture pour de l'argent, quelques soins qu'ils se fussent donnés. Le Saint leur dit: Vous n'avez rien trouvé à manger, parce que vous vous confiez plus en vos mouches (c'est

(1) Annal. Cist. anné 1110. n. 5.

ainsi qu'il appelait leur argent), qu'en Notre-Seigneur; retournez aux mêmes maisons où vous avez été, et au lieu de présenter de l'argent, présentez pour prix l'amour de Dieu; demandez l'aumône avec humilité, et vous verrez que vous ne serez pas éconduits, mais qu'on vous donnera abondamment tout ce qu'il vous faudra. Ils y allèrent sur sa parole, et la chose arriva comme il l'avait prédite (1).

Saint François de Borgia, finissant sa visite au collège de Séville, dit, en faisant ses adieux aux Religieux, qu'il s'en allait content pour plusieurs sujets, mais surtout parce qu'il les laissait sans maisons et sans provisions, mais qu'ils prissent courage, que Dieu y pourvoit. Dieu a répandu une telle bénédiction, que les Religieux de la Compagnie de Jésus ont dans cette ville trois maisons bien établies.

Convaincus de ces vérités, pleins d'assurance dans les secours de Notre-Seigneur, les Saints ne laissent pas de faire des aumônes dans leur pauvreté, et de faire part aux pauvres du peu qu'on leur donne. C'est même le grand secret pour obliger Notre-Seigneur à ne pas les oublier dans leurs besoins, puisqu'il est dit: *comme vous mesurerez les autres on vous mesurera* (2); et ailleurs: *Donnez et on vous donnera* (3). Les maisons religieuses manquent quelquefois à ce conseil, soit parce que la charité s'y est refroidie, soit parce qu'il n'y a pas assez de confiance en Dieu, où qu'il y a trop d'attache aux choses de la terre, alors Dieu permet aussi qu'on ne leur donne plus rien. Saint Césaire raconte à ce sujet un fait arrivé à un certain abbé de Saint-Benoît (4). Ce Religieux, bien loin de suivre les traces de son prédécesseur, homme

(1) Tom. 2. Opusc. S. Franc. apoph. 47.

(2) In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. *Matth.* 7. 2.

(3) Date et dabitur vobis. *Luc.* 6. 38.

(4) Liber 4. mirac. cap. 68.

fort charitable et recevant bien les hôtes qui venaient dans la maison, et qui était béni de Dieu, même pour les choses temporelles, car plus il donnait, plus Dieu lui rendait et enrichissait sa communauté; ce Religieux, dis-je, le condamna comme ne mettant point de discrétion dans sa libéralité, et comme capable d'appauvrir la maison; il retrancha par avarice la plus grande partie des charités et des aumônes. On vit bientôt la maison dépérir, les sources des secours se tarir, et les Religieux tombèrent dans un tel état de pauvreté, qu'à peine avaient-ils de quoi se nourrir. Un honnête vieillard se présenta alors au monastère pour demander l'hospitalité, le portier le reçut le mieux qu'il put, mais toutefois petitement, comme en cachette et avec crainte; au départ du voyageur, il s'excusa sur la pauvreté de la maison qui était différente de ce qu'elle avait été autrefois. Cet homme lui dit: Mon frère, la décadence de votre maison vient de ce que vous en avez chassé deux frères qui vont toujours ensemble: l'un s'appelle *donnez*, et l'autre *et on vous donnera*; vous ne donnez plus rien aux pauvres et aux hôtes qui viennent pour être reçus chez vous selon votre institut; aussi Dieu ne suscite plus personne pour vous faire des aumônes; si vous avez envie de voir votre maison en son premier état, faites revenir ces deux frères, sans cela vous n'en viendrez pas à bout: après ces paroles il disparut.

Les Saints se sont élevés quelquefois à un tel point de confiance en Dieu, que, de crainte de donner la plus légère atteinte à cette vertu, ils ont refusé l'argent qu'on leur offrait. Quelques Grecs étant allés à Ostraine, ville d'Égypte, pour y faire des aumônes, prièrent les économes de l'Église de leur montrer ceux qui étaient dans la plus grande nécessité; ceux-ci les menèrent chez un lépreux qui refusa ce qu'ils voulurent lui donner, en leur disant: J'ai quelques feuilles de palmier dont je fais de

la corde, et cela me suffit pour avoir du pain. Ils les menèrent ensuite chez une pauvre veuve qui avait deux filles; la mère était sortie pour aller gagner sa vie en blanchissant du linge; l'une de ses filles, qui avait à peine des vêtemens pour se couvrir, vint ouvrir la porte; on voulut lui donner des habits et de l'argent, elle ne voulut point les recevoir, disant que sa mère, au sortir de la maison, l'avait exhortée à se confier en Dieu, et qu'elle avait trouvé de l'ouvrage pour les nourrir tout ce jour-là. La mère arriva quelques instans après, et trouva encore ces Grecs qui la pressèrent de prendre de l'argent, elle le refusa et leur dit: J'ai un curateur, qui est mon Dieu, lequel a soin de moi, pourquoi me l'ôter aujourd'hui afin que je ne me confie plus en lui, mais dans les créatures (1)? Un homme apportant de l'argent à un ancien père du désert qui était lépreux, lui dit: Mon père, vous êtes vieux et malade, je vous prie de prendre cet argent pour subvenir à vos besoins; le saint lui répondit en le refusant: Pourquoi voulez-vous me ravir, en me présentant votre argent, celui qui me nourrit depuis plus de soixante ans; sa bonté et sa miséricorde ne m'ont laissé manquer de rien au milieu de mes infirmités pendant tout ce temps; je vous remercie, Dieu pense à moi et me nourrit (2).

L'Histoire de la Compagnie de Jésus raconte que saint Ignace allant par dévotion en la Terre-Sainte, ne voulut point avoir de compagnon ni recevoir l'argent qu'on lui offrait avec de grandes instances; mais il voulait y aller seul et sans provision, en disant qu'il ne voulait point d'autres compagnons de voyage, d'autre escorte, d'autre provision que les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité, afin que rien n'altérât la confiance

(1) Apud Rosweyd. lib. 5. libell. 6. num. 18.

(2) Ibid. n. 20.